

ACTUALITÉ > CULTURE > NICOLAS PEYRAC : VIVRE, SURVIVRE ET CHANTER

Nicolas Peyrac : vivre, survivre et chanter



Publié le 15-10-2013 à 16h26 Par Sophie Delassein

Ses tubes "So far away from L.A." et "Et mon père" l'ont propulsé sur le devant de la scène dans les années 70. Aujourd'hui, Nicolas Peyrac jette un coup d'oeil dans le rétroviseur. Interview.



Nicolas Peyrac, sur la scène de l'Olympia en septembre 2013 (GHNAISSIA ANTHONY/SIPA)

Il ne s'est pas contenté de tutoyer les étoiles. Comme elles, il a su capter la lumière. Surdoué en sciences autant qu'en lettres, il était promis à la plus brillante carrière. De médecin ? D'auteur-compositeur-interprète ? Au choix. En effet, au cœur des années 70, Nicolas Peyrac entame sa sixième année de médecine tout en balançant ses tubes : "So far away from L.A", "Et mon père", " Je pars". De quoi devenir fou, peut-être. A l'écouter se raconter, à la lecture de son autobiographie, "So far away from L.A : un certain 21 mars"(L'Archipel), on constate l'ampleur du gâchis. Et la vitesse de la chute, le rêve qui s'évanouit, le glas de l'ambition, les croche-pattes de la vie. La fracture du destin pire que la mort, la dépression en somme. Si aujourd'hui, Nicolas Peyrac, 64 ans, jette un coup d'œil dans le rétroviseur, c'est que depuis le 21 mars 2012, jour où son frère est venu lui annoncer : "Tu as une leucémie", il a repensé à la proposition qui lui avait été faite d'écrire son autobiographie. L'idée lui a été soufflée par Mathieu Johann, élève à la "Star Academy 4", qui fut un temps son manager. C'est au même Mathieu que l'on doit l'idée de ce disque de reprises de ses chansons en duo avec la jeune génération sous le titre "Et nous voilà". Il contient : "Et mon père"avec Carmen Maria Vega, "So far away from L.A" avec Sofia Essaïdi, "On dit" avec Bénabar ou "De l'autre côté de la lune" avec François Morel. Nous avons rencontré Nicolas Peyrac. Interview.

Vous étiez étudiant en sixième année de médecine quand vous avez connu vos premiers succès discographiques.

- J'étais en 6e année de médecine tout en défendant "So far away from L.A.". Un truc de fou : j'entendais ma chanson à la radio tandis que j'étais au chevet d'un malade. Du jour au lendemain, je suis entré dans le monde des maisons de disques et des médias sans y être préparé, sans connaître les codes. Je n'avais pas vraiment envie d'être médecin, mais c'était la seule voie qui m'intéressait parmi tout ce qui ne m'intéressait pas. J'ai adoré pratiquer la médecine à Abidjan, en deuxième et troisième année, où ma mère était chef de service. Il n'y avait qu'un externe pour 30 lits, il fallait essayer de rendre service. Quand je suis rentré en France, la médecine à la Pitié-Salpêtrière m'intéressait moins. En 5e année à la Pitié, cela m'intéressait davantage de passer du temps à discuter avec un môme qui venait de faire une tentative de suicide que de pratiquer une énumération de formule sanguine. C'était la course à l'échalote pour gravir les échelons, or la réussite à tout prix ne m'intéressait pas. Je voulais écrire et me sentir bien dans ma tête. Il y a une phrase de Kipling qui me parle : "Si tu peux rester digne en étant populaire". Ce n'est pas parce qu'on fait des chansons qu'il faut montrer ses fesses.

Votre carrière a subi un coup d'arrêt, une sortie de route. Que s'est-il passé ?

- La mort de ma mère en 1977 a été un drame qui a été suivi d'un autre : un divorce sanglant dont les conséquences se sont étendues sur 20 ans. Tout est allé très vite entre mes premiers succès et ma sortie de route, entre 1975 et 1979 - quatre ans seulement. Dès lors, il n'a plus été question de donner de moi une image non-conforme à la réalité, de chanter des chansons gaies alors que j'étais triste, par exemple. Je ne supportais plus la dichotomie entre la personne j'étais et l'image que les gens avaient de moi. Cette image est celle que l'on colle souvent aux artistes à succès, elle se résume à trois ou quatre chansons. On vous classe rapidement dans les chanteurs à minettes ou de variétés. C'était bien d'apparaître dans "Salut les Copains" et autres magazines pour les jeunes, mais on n'évite pas l'amalgame avec tous ceux qui y figuraient. Il n'était jamais précisé si nous étions auteur-compositeur ou simple interprète. Moi, je me sentais plus proche d'Yves Simon ou de Charlélie Couture que d'autres auxquels on a voulu me comparer à l'époque. Si on a un minimum de réflexion sur soi, on ne peut pas continuer. J'ai donc endossé le rôle de chanteur de variétés, alors que je suis avant tout auteur. Si je n'avais pas écrit, je n'aurais jamais chanté. L'écriture, qu'elle soit littéraire, musicale ou photographique est mon moteur. C'est pourquoi j'ai préféré prendre mes distances avec la vie parisienne. Je suis allé vivre à Montréal pendant 15 ans, le temps de redevenir moi-même, d'être de nouveau bien dans ma tête, bien dans ma peau. Heureux, enfin !

Le succès peut être une catastrophe ?

- Le succès peut très vite devenir une catastrophe. Il vous empêche de réfléchir, tout va trop vite, on se trouve embarqué dans des tournées interminables et denses qui vous poussent à bâcler le travail d'écriture. A l'époque, il fallait tout de suite enchaîner, faire un autre disque derrière sans prendre le temps de faire ses armes. Quand on a du succès, on est entouré de courtisans. Mais ce n'était pas mon seul problème. Mon problème était donc ce divorce sanglant que j'ai vécu avec la mère de ma première fille. Pour vivre, pour survivre, parce que j'avais envie de chanter, j'ai fait le tour du monde des centres culturels français, je me suis retrouvé à chanter mes chansons dans des discothèques, juste accompagné d'une guitare. Il fallait que je bouffe, je n'ai pas honte de le dire. J'ai une telle volonté, une telle envie, une telle foi. L'écriture qui m'a conservé en vie. L'écriture, l'élément primordial de mon existence. D'une certaine manière, j'ai peut-être cherché à venger mon père dont le manuscrit avait jadis été accepté en première lecture chez Gallimard, mais ce médecin de campagne n'a jamais signé parce qu'il devait subvenir aux besoins de sa famille. Sans doute avait-il des regrets et c'est pourquoi il me répétait souvent : "C'est en risquant de rater ta vie à 20 ans que tu risques de la réussir". Il était heureux de voir que, sur ses trois fils, il y en avait un qui avait osé aller au bout d'une véritable envie. Le seul écrit de lui s'appelle "Le petit traité d'onanisme", paru à la Pensée Universelle, à compte d'auteur. Il avait un talent incroyable. La littérature était sa seule et vraie vocation. Il a réussi comme médecin de campagne mais avec le regret éternel d'être passé à côté de cette vocation. C'est à lui que je dois le goût de la lecture. Le premier vrai livre que j'ai lu c'est "L'écume des jours" de Boris Vian qu'il m'a donné à l'âge où je n'avais pas envie de lire. Le seul crétin qui lisait le Lagarde et Michard et rien d'autre, c'était moi. Ensuite, de Boris Vian, j'ai lu "L'automne à Pékin" et le recueil de nouvelles, "Les fourmis". Ensuite, je me suis plongé dans l'œuvre de Kafka. Maintenant, je lis sans cesse et tout est susceptible de m'intéresser, de "L'élégance du hérisson" à la trilogie de "Millénium".

Dans votre livre, vous parlez d'une dépression.

- On y entre très facilement, en ayant une vie totalement plombée soit par la passion amoureuse ce qui était mon cas, qui entraîne une nécessité de mentir en permanence, soit parce que, une fois encore, les conséquences d'un divorce sont cataclysmiques et on a beau faire tous les efforts, aller chanter à droite et à gauche, il y a des choses qu'on ne pourra jamais résoudre. On sort très facilement de la dépression si on rencontre la bonne personne : Pascale est entrée dans ma vie un matin pour ne plus en sortir. Et cela dure depuis 21 ans. Grâce à elle, j'ai remis un pied sur l'échelle. Une dépression, c'est plus qu'un nettoyage de printemps, c'est soldes d'été, soldes d'hiver. Tout doit disparaître. C'est pourquoi j'ai quitté la France.

Pourquoi le Canada ?

- Parce que j'y étais allé souvent entre 1975 et 1990, j'y avais fait plein de concerts, c'est un endroit où l'on défend avec acharnement la langue française ce qui est très important pour moi. J'étais connu mais je n'ai rien fait, je n'ai pas sorti d'album là-bas pendant 15 ans. Montréal était une envie de changement. J'ai mis toute ma vie dans vingt-trois sacs : ma vie résumée en vingt-trois sacs ! A Montréal, j'écrivais des chansons et sortais des albums de temps en temps (j'en ai quand même fait dix-huit en tout), avec plus ou moins de succès et de retombées médiatiques. Ma promotion était difficile à organiser parce qu'il fallait me faire venir de Montréal. J'ai aussi écrit des chroniques de cinéma, fait quelques émissions de radio. Surtout, en 2004, avec ma fiancée, Pascale, nous sommes allés chercher une petite fille en Chine et l'avons adoptée. Sarah a 10 ans aujourd'hui. Quand je la regarde, je me dis que toutes les épreuves que j'ai traversées valaient la peine. Rien que pour elle.

Qu'attendez-vous de ce disque de reprises et de duos que vous sortez ces jours-ci ?

- Absolument rien. Ce projet est porté par Mathieu Johann depuis 2008. Il pensait que c'était impossible que tant de gens puissent passer à côté de mon répertoire. Il a eu l'idée d'inviter en studio des artistes que j'aime bien et d'autres que j'avais envie de rencontrer. Je n'étais pas très chaud, il y a déjà eu tant d'albums de duos et de reprises. Moi, je suis dans l'écriture, la nouveauté, l'envie d'avancer. Et puis, il m'a fait rencontrer Michel Coeuriot, arrangeur de Souchon et de Voulzy, avec lequel j'avais envie de travailler depuis longtemps. Et tous ces artistes qui ont accepté de venir chanter mes chansons avec moi : Sanseverino, Bénabar, François Morel, Anaïs, Enzo Enzo et tous les autres. Quel bonheur !

Propos recueillis par Sophie Delassein

Source : www.nouvelobs.com